Bulletin de la Nouvelle-Orléans.
Journal du Matin.
Entrepôt : Rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 12 AVRIL 1891.

PATRIE !

I

L'échéance fatale du 31 octobre 1872 approchait. Alsaciens et Lorrains allaient devoir à choisir entre la nationalité française et l'implacable nécessité de subir le joug du vainqueur.

Le deuil était général; la calamité s'appesantissait sur tous, et à les aspirations de chacun étaient pour la patrie meurtrie, pour la France, tous ne pouvaient quitter le foyer, partager le sort de cette mère commune....

Ceux-là sont des martyrs!....

Le 2 décembre, vers huit heures du soir, les rares passants attardés dans la rue des Clercs, à Metz, restèrent stupéfaits en voyant la maison Deublin étincelante de lumières.

Ils ne voulurent pas croire à une trahison; les sentiments des Deublin ne pouvaient être suspectés; on savait dans toute la ville que l'honneur, la probité, la loyauté, ces trois vertus sociales, étaient des apanages héréditaires dans la famille.

Cependant, la maison paraissait en fête....

II

M. Auguste Deublin, le chef de la famille, avait alors cinquante ans; marié à l'âge de trente ans avec sa cousine germaine, son ambition avait été de finir ses jours dans la maison que, depuis une longue suite d'années, les Deublin se transmettaient comme un fief.

Il était père de quatre enfants, quatre filles : l'aîné, un garçon, avait dix-neuf ans; le dernier venu, enfant gâté s'il en fut, était une fille de onze ans.

Toute sa vie s'était concentrée dans l'avenir des siens; son patrimoine, augmenté par le travail de vingt ans, était suffisant pour leur assurer aisée la fortune, du moins les éléments nécessaires à la lutte pour l'existence.

L'unique souci de M. Deublin était l'éducation de sa nombreuse famille, et déjà l'avenir de ses aînées était décidé, lorsque la guerre de 1870 vint jeter un trouble profond au milieu de sa quiétude.

Sincère patriote, il souffrit comme Français de nos défaites; il allait souffrir comme fils de Lorraine d'être arraché à la terre natale.

Toutes ses combinaisons paternelles, longuement mûries, savamment préparées, s'effondraient.

Conserver sa fortune et accepter la loi du vainqueur!

A l'idée seule que cette pensée eût pu lui venir, il eut le vertige!

—Mes enfants, mes pauvres enfants! songea-t-il.

Son irrésolution était grande; il connaissait ses hésitations à sa femme.

—Avons-nous le droit d'engager l'avenir de nos enfants? pouvons-nous disposer sans leur libre consentement de la fortune qui leur reviendrait?

—Non, répondit Mme Deublin; il faut les consulter.

—Tu as raison, mère, toujours raison.

III

Le lendemain, 2 octobre, Mme Deublin donna l'ordre à Catherine, la domestique, d'enlever les housses des meubles du salon et d'allumer le lustre, afin de donner à cette demeure patrimoniale comme un dernier reflet du bonheur passé.

Les enfants ne s'étonnaient pas ces préparatifs : ils étaient anxieux.

Aussi, lorsque le père, après le souper, les fit entrer au salon, ils devinrent sérieux, pressentant que quelque chose de solennel allait se produire et qu'ils en seraient les principaux acteurs.

Le salon était resplendissant de lumière comme l'autel devant lequel on vient faire un suprême sacrifice.

Il faisait froid; on avait allumé dans la cheminée une flambée de hêtre qui brûlait joyeusement et de temps à autre une bûche, détonant comme une boîte d'artifice, lançait une gerbe de feu.

Les enfants s'assirent silencieux devant leur père et leur mère.

—Puis, le chef de famille leur dit :

—Si, contrairement aux usages, je fais appel à votre sentiment, c'est que je ne veux pas que vous puissiez me reprocher un jour d'avoir forfait à mon devoir de père; et je consulte du premier jusqu'au dernier de vous, mes enfants, c'est que j'ai vu avec quel courage vous avez tous supporté les rigueurs du siège que nous avons subi, et que j'affirme pour vous.

"Vous savez quels malheurs ont frappé la patrie, vous savez que dans quelques jours il nous faudra faire acte d'option.

"Opter! ce mot plein d'incertitude pour les choses journalières est aujourd'hui d'une brutalité terrifiante.

"Avoir à opter entre la patrie et son pays natal, c'est vous dire : "Tu resteras la patrie où tu quitteras ton maisonnaise, la nulle tu es-né, où vont tes lit tiens, tu refouleras au plus profond de ton cœur les souvenirs de toute ta vie, tu sacrifieras tes habitudes, tes relations, tes goûts, tou bien-être!"

"Vous, mes fils, vous endosserez la veste de linlan, bleus avec parements jaunes, et vous servirez, de par le droit du plus fort, ceux que votre naissance vous appelait à combattre.

"Toi, Marlette, tu délaisseras ton petit jardin, que tu aimes tant, et un autre cultivera ces fleurs préférées.

"Toi, Berthe, tu ne pourras plus aller en pèlerinage sur la tombe des grands-parents,—et ainsi de suite.

"Si je n'avais écouté que mon cœur, je n'eusse pas hésité; mais en ne vit pas que de sentiments, et j'ai dû vous consulter.

"La fortune actuelle est de trois cent mille francs en bien-fonds, ce qui représente une quarantaine de mille francs pour chacun : ce n'est pas considérable, mais c'est une dot pour les filles, un point de départ pour les garçons.

"Si j'opte, il me faut réaliser dans huit jours, et je perdrai les deux tiers de mon avoir.

"Il nous restera environ soixante mille francs pour notre installation à Paris et les premiers frais de l'établissement qui sera notre gagne-pain à tous.

"Vous n'avez plus rien à espérer de moi.

"Votre mère, quoique habituée à une grande aisance, est vaillante et ne craint pas d'affronter les difficultés d'une vie nouvelle; moi, je suis courageux et fort, et tout prêt à me remettre au travail.

"Maintenant, quel que vous décidiez, votre mère et moi, nous nous soumettrons.

"Que voulez-vous être?"

IV

Le fils aîné se leva alors et dit :

—Ce que nous avons toujours été : Français!

L'un après l'autre, chaque enfant se leva, consacrant et fier du devoir qu'il accomplissait, et répéta :

—Ce que nous avons toujours été : Français!

Mais l'hiver dernier, de plus en plus insuffisamment nourrie, et sur son maître salaire ne pouvant prélever les quelques sous nécessaires pour alimenter de coke son tout petit poêle, elle se refroidit, toussa, d'abord un peu, puis continuellement, avec un cruel arrachement de poitrine, et bientôt fut en proie à une fièvre brûlante, qui ne la quitta plus.

Ce que cette pauvre fille savait le mieux, c'est que la maladie est seulement dernière aux gens riches; elle ne soigne pas, ou comment l'aurait-elle fait?—ne se repose pas, continue à coudre tout le jour et la plus grande partie de la nuit, et à faire ses indispensables courses, mais, malgré elle, elle se laisse aller à tousser.

Alors, Joséphine Moche, qui, par principe, par horreur de la façon dont elle se paie, n'acceptait jamais rien, accepta cependant les services d'une voisine, qui, à sa place, allait chez les fournisseurs. Mais elles trouvaient déjà l'ouvrage mal fait, accusaient l'ouvrière de paresse et, par procuration, l'accablaient de reproches. Le moment arriva où elles ne voulurent plus du tout l'employer, et où la misérable se trouva littéralement sans un sou.

La voisine qui avait fait ses courses, et d'autres aussi qui seraient venues en aide; mais en face de l'injuste destin, elle fut implacable, trouva qu'elle avait assez fait, que c'était son droit de ne plus soutenir une lutte impossible, et ayant résolu de mourir, de chercher enfin l'immense repos, elle voulut sans retard obtenir sa délivrance.

Elle sortit un samedi vers une heure du matin, ayant eu le courage de faire sa toilette, de peigner ses cheveux, de mettre son mouchoir, corset, d'ajuster pour le mieux sa robe qui, dès qu'on la touchait, se déchirait toute seule.

Dans la maison où habitait Joséphine, il n'était pas trop facile de sortir la nuit, beaucoup de locataires de cette immense mesure ayant des occupations qui commencent à l'heure même où les autres s'endorment.

Le temps était sombre et glacé, le ciel obscur; une pluie serrée et fine tombait continuellement. N'ayant pas la force de marcher, Joséphine Moche, les yeux brûlés et toujours toussant, se traînait en s'appuyant aux maisons. Elle descendit la rue Saint Jacques, et longeant, après mille peines, elle arriva sur le Petit-Pont, où elle s'accouda ou plutôt se laissa tomber sur le parapet. Notre-Dame comme endormie dans un silence farouche, la froide Seine à cet endroit canalisée, d'un côté le nouvel Hôtel-Dieu, de l'autre les anciens bâtiments annexes avec leur ignoble architecture, en face d'elle un cordon de lumières, à ses pieds le flot calme, attirant, sinistre, voilà ce qu'elle voyait et il lui semblait qu'elle était au bout de ses peines.

Dans sa pensée, elle n'avait plus qu'un seul mot : "Dormir!" Elle n'avait aucune notion de la vie future, mais à ce moment, le devoir, l'ordre qu'elle avait adorés, la pureté qu'elle avait gardée vaillamment lui apparurent comme une idée, et par conséquent comme un être. Elle ne se sentit pas seule, et résolument elle se mit à enjamber le parapet.

IV

Mais alors elle fut tirée en arrière, enlevée par deux bras vigoureux.

Précisément comme Joséphine allait accomplir son funeste dessein, passaient en voiture, sur le Petit-Pont, des jeunes gens qui se rendaient au bal de l'Opéra.

L'un d'eux, Guy de Louize, était rapidement descendu et, toujours courant, était arrivé assez vite pour sauver la jeune fille.

—Oh! mademoiselle, lui dit-il, renoncez à cet affreux projet. Ce qui vous inspire, c'est la misère sans doute, mais ne la craignez plus, et permettez nous de vous conduire à votre porte. Nous avons là beaucoup d'or inutile, laissez-nous une fois l'employer bien, et si, comme je crois, vous êtes sage, ne craignez rien de nous, car nous aurons respectueusement soin de vous, comme de notre propre sœur.

—Oui, dit un second jeune homme, Joseph Mury, qui, accouru à son tour, jeta sur les épaules de Joséphine une chaude et charmante sortie de bal onatée et doublée de rose, et c'est l'ennui qui vous tourmente, ou l'amour, venez avec nous, mademoiselle; nous avons de l'or, de la jeunesse et de la joie; nous allons vivre parmi les fleurs, sous les étincelles des bougies, au milieu des femmes parées et souriantes, et nous vous amuserons comme une petite impératrice!

En écoutant la voix caressante et mâle du beau tentateur qui lui parlait, Joséphine, dont la faim débilait les entrailles, eut une minute d'extase et d'incertitude; en rêve, elle sentait ses pieds appuyés sur les chauds tapis; elle se voyait sous l'éclat des lustres, caressée par les belles étoffes, entourée de lilas blancs et de roses, écoutant les propos joyeux, savourant les nourritures exquises et les clairs vins de flamme, et elle se demandait si jusque-là elle ne s'était pas trompée, et si ce luxe réconfortant et superbe n'était pas la vraie vie.

—Ah! ça, vient-elle ou ne vient elle pas? s'écria d'une voix rauque une femme, qui alors, avança la tête.

Comme la voiture s'était arrêtée sous le second bec de gaz placé presque au bout du pont, cette tête, Joséphine la vit distinctement, vile, effrontée à la fois ignoble et superbe, fardée, coiffée d'une perruque en tignasse, les yeux barrés de faux cils, la bouche coloriée, et elle la regarda avec épouvante.

—Ah! se dit-elle dans un éclair de pensée, voilà comme je serais!

Violemment, elle écarta les deux jeunes gens, se précipita dans le fleuve, et son corps rapidement entraîné disparut sous l'eau noire.

THÉODORE DE BANVILLE.

Scènes de bal :

Ces fleurs de votre coiffure, sont elles naturelles!

—Non, monsieur, artificielles.

—Comme elles vont bien avec vos cheveux!

BAROUCHES, BUGGIES, DILIGENCES, "TALLY-HO", ETC., DE LOUAGE, A COVINGTON, LOUISIANE. — Le *Farmer* nous annonce que MM. Roubion & Giesen—deux des jeunes gens les plus actifs et les plus entreprenants de la paroisse St-Tammany — ont fait construire, à Covington, de grandes écuries, où ils tiennent, constamment, à la disposition des promeneurs et des excursionistes; des personnes qui ont l'habitude de passer l'époque des chaleurs dans la florissante petite ville, et de celles, fort nombreuses, qui ont l'intention d'y demeurer, cet été—des barouches et des buggies achetés dans l'un des établissements les plus connus de la Nouvelle-Orléans; des diligences, des "Tally-Ho"; en un mot, tous les véhicules nécessaires à la campagne.

MM. Roubion & Giesen se chargent de transporter, à Abita, Mulberry Grove, Mandeville, Lewisburg, Madisonville, ainsi que dans toutes les parties de la paroisse, et à Franklinton, paroisse Washington, les commerçants et les "drummers" que les intérêts de leurs maisons y appelleront.

Il y a, dans les écuries, des places réservées aux chevaux que les propriétaires, qui habitent ou habiteront Covington, désirent s'éviter le tracas—souvent la coûteuse difficulté—de garder chez eux. D'autres "stalls" sont destinés à recevoir les chevaux des voyageurs qui ne s'arrêtent que peu d'heures ou peu de jours à Covington.

Le succès que MM. Roubion & Giesen ont obtenu, est un sûr garant de celui, encore plus décisif, qui attend leur nouvelle entreprise. Les deux jeunes gens n'ont rien négligé pour se faire une belle clientèle; ils ne reculeront devant aucun effort pour la conserver et l'augmenter. Notre confrère de Covington leur adresse un très vif encouragement, parce qu'ils le méritent sous tous les rapports.

LA COUTURIERE.

I

A l'endroit où la rue Saint Jacques, respectée encore par les démolitions, a gardé son étroitesse primitive, tout en tout d'une maison occupée entièrement par des ouvriers, habitant dans un cabinet situé sous les tuiles, une très pauvre ouvrière âgée de dix-huit ans, nommée Joséphine Moche.

Jolie et gracieuse, mais pâle, mince, presque maigre, avec des traits affinés, des cheveux châtains doux et pauvres, et des yeux tristes d'un vert clair, elle avait précisément le genre de beauté dont peut se faire honneur une duchesse possédant deux cent mille francs de rente. Mais le hasard donne parfois des tournures aristocratiques à des déshérités qui n'en ont que faire. Déclarée avec cette mention : "Père inconnu", Joséphine était la fille d'une Adèle Moche, domoiselle et couturière comme elle, qui, séduite et abandonnée, avait travaillé sans trêve pour nourrir, élever son enfant, et était morte à l'ouvrage.

Elle savourait du moins le contentement de n'être pas pareille à de malheureuses femmes, de jeunes filles, entrefois ses compagnes, qui étaient tombées dans l'infame, sur qui elle avait pleuré, et de se savoir, de se sentir pure, nette, exempte de toute souillure.

Et ainsi son bonheur se composait des hontes évitées et des tortures qu'elle n'avait pas subies.

III

Mais l'hiver dernier, de plus en plus insuffisamment nourrie, et sur son maître salaire ne pouvant prélever les quelques sous nécessaires pour alimenter de coke son tout petit poêle, elle se refroidit, toussa, d'abord un peu, puis continuellement, avec un cruel arrachement de poitrine, et bientôt fut en proie à une fièvre brûlante, qui ne la quitta plus.

Ce que cette pauvre fille savait le mieux, c'est que la maladie est seulement dernière aux gens riches; elle ne soigne pas, ou comment l'aurait-elle fait?—ne se repose pas, continue à coudre tout le jour et la plus grande partie de la nuit, et à faire ses indispensables courses, mais, malgré elle, elle se laisse aller à tousser.

Alors, Joséphine Moche, qui, par principe, par horreur de la façon dont elle se paie, n'acceptait jamais rien, accepta cependant les services d'une voisine, qui, à sa place, allait chez les fournisseurs. Mais elles trouvaient déjà l'ouvrage mal fait, accusaient l'ouvrière de paresse et, par procuration, l'accablaient de reproches. Le moment arriva où elles ne voulurent plus du tout l'employer, et où la misérable se trouva littéralement sans un sou.

La voisine qui avait fait ses courses, et d'autres aussi qui seraient venues en aide; mais en face de l'injuste destin, elle fut implacable, trouva qu'elle avait assez fait, que c'était son droit de ne plus soutenir une lutte impossible, et ayant résolu de mourir, de chercher enfin l'immense repos, elle voulut sans retard obtenir sa délivrance.

Elle sortit un samedi vers une heure du matin, ayant eu le courage de faire sa toilette, de peigner ses cheveux, de mettre son mouchoir, corset, d'ajuster pour le mieux sa robe qui, dès qu'on la touchait, se déchirait toute seule.

Dans la maison où habitait Joséphine, il n'était pas trop facile de sortir la nuit, beaucoup de locataires de cette immense mesure ayant des occupations qui commencent à l'heure même où les autres s'endorment.

Le temps était sombre et glacé, le ciel obscur; une pluie serrée et fine tombait continuellement. N'ayant pas la force de marcher, Joséphine Moche, les yeux brûlés et toujours toussant, se traînait en s'appuyant aux maisons. Elle descendit la rue Saint Jacques, et longeant, après mille peines, elle arriva sur le Petit-Pont, où elle s'accouda ou plutôt se laissa tomber sur le parapet. Notre-Dame comme endormie dans un silence farouche, la froide Seine à cet endroit canalisée, d'un côté le nouvel Hôtel-Dieu, de l'autre les anciens bâtiments annexes avec leur ignoble architecture, en face d'elle un cordon de lumières, à ses pieds le flot calme, attirant, sinistre, voilà ce qu'elle voyait et il lui semblait qu'elle était au bout de ses peines.

Dans sa pensée, elle n'avait plus qu'un seul mot : "Dormir!" Elle n'avait aucune notion de la vie future, mais à ce moment, le devoir, l'ordre qu'elle avait adorés, la pureté qu'elle avait gardée vaillamment lui apparurent comme une idée, et par conséquent comme un être. Elle ne se sentit pas seule, et résolument elle se mit à enjamber le parapet.

IV

Mais alors elle fut tirée en arrière, enlevée par deux bras vigoureux.

Précisément comme Joséphine allait accomplir son funeste dessein, passaient en voiture, sur le Petit-Pont, des jeunes gens qui se rendaient au bal de l'Opéra.

L'un d'eux, Guy de Louize, était rapidement descendu et, toujours courant, était arrivé assez vite pour sauver la jeune fille.

—Oh! mademoiselle, lui dit-il, renoncez à cet affreux projet. Ce qui vous inspire, c'est la misère sans doute, mais ne la craignez plus, et permettez nous de vous conduire à votre porte. Nous avons là beaucoup d'or inutile, laissez-nous une fois l'employer bien, et si, comme je crois, vous êtes sage, ne craignez rien de nous, car nous aurons respectueusement soin de vous, comme de notre propre sœur.

—Oui, dit un second jeune homme, Joseph Mury, qui, accouru à son tour, jeta sur les épaules de Joséphine une chaude et charmante sortie de bal onatée et doublée de rose, et c'est l'ennui qui vous tourmente, ou l'amour, venez avec nous, mademoiselle; nous avons de l'or, de la jeunesse et de la joie; nous allons vivre parmi les fleurs, sous les étincelles des bougies, au milieu des femmes parées et souriantes, et nous vous amuserons comme une petite impératrice!

En écoutant la voix caressante et mâle du beau tentateur qui lui parlait, Joséphine, dont la faim débilait les entrailles, eut une minute d'extase et d'incertitude; en rêve, elle sentait ses pieds appuyés sur les chauds tapis; elle se voyait sous l'éclat des lustres, caressée par les belles étoffes, entourée de lilas blancs et de roses, écoutant les propos joyeux, savourant les nourritures exquises et les clairs vins de flamme, et elle se demandait si jusque-là elle ne s'était pas trompée, et si ce luxe réconfortant et superbe n'était pas la vraie vie.

—Ah! ça, vient-elle ou ne vient elle pas? s'écria d'une voix rauque une femme, qui alors, avança la tête.

Comme la voiture s'était arrêtée sous le second bec de gaz placé presque au bout du pont, cette tête, Joséphine la vit distinctement, vile, effrontée à la fois ignoble et superbe, fardée, coiffée d'une perruque en tignasse, les yeux barrés de faux cils, la bouche coloriée, et elle la regarda avec épouvante.

—Ah! se dit-elle dans un éclair de pensée, voilà comme je serais!

Violemment, elle écarta les deux jeunes gens, se précipita dans le fleuve, et son corps rapidement entraîné disparut sous l'eau noire.

THÉODORE DE BANVILLE.

JUSTICE.

L'affaire Goulle nous fait un immense dommage, une disparition analogue qui fit beaucoup de bruit il y a quelques années.

Mon camarade Justice, expéditionnaire au ministère des finances, mesurait deux mètres trente au minimum. Malgré avec cela, dégingandé, il semblait ne plus finir.

Point n'était besoin d'avoir une échelle au bureau, mon camarade la remplaçait avantageusement.

—Justice, descends moi donc le carton qui se trouve tout là-haut sur le dernier rayon!

Et Justice allongeait le bras et vous remettait l'objet désigné.

Il passait aimablement la plus grande partie de son temps à servir d'ouvre-queuse.

On avait été obligé de lui fabriquer un bureau spécial qui dominait les autres, telle la chaire d'un prêtre dans une salle d'études.

Cette attitude de Justice fut la malheur de sa courte existence, car ce pauvre garçon servait de risée à tout le monde.

Il ne pouvait faire un pas dans la rue sans se voir immédiatement suivi d'une bande de gamins qui s'écriaient en guise d'admiration : "Ah mince! r'garde donc c'te perche!" Les passants se le montraient du doigt, riant sous cape, et cela se renouvelait chaque jour. Un autre s'y serait peut-être habitué, Justice, lui, en souffrait horriblement.

A chaque démonstration, sinon hostile, du moins moqueuse de la foule, son cœur se serrait et des larmes lui montaient aux yeux.

Il était triste, il devint méchant et, comme il s'en rendait compte, Justice chercha à s'isoler le plus possible, ne sortant que pour aller du bureau à son domicile et de son domicile au bureau. Il avait loué une chambre dans une vieille maison, les nouvelles possédant des plafonds trop bas pour lui.

Son anéantissement, des plus simples, se composait d'un lit d'une longueur démesurée et tenant la majeure partie de la place, d'une chaise très basse et d'un fourneau qui lui servait de cuisine.

Le matin, avant de partir pour son bureau, Justice mettait à cuire son potau-feu qu'il retrouvait en rentrant.

C'était sa nourriture quotidienne, car il n'avait guère le temps de faire autre chose.

Il avait bien essayé de prendre ses repas au restaurant, au restaurant à prix fixe, à vingt-deux sous, vin compris, car il n'avait que ses appointements pour vivre, mais dès qu'il entrait dans l'une de ces gargotes, c'était un affolement général. Le patron, la caissière, les garçons, les cuisiniers se regardaient bouche bée, sembiant se dire : "Mais il va nous compter plus de vingt-deux sous à nourrir, ce corps-là!"

Et l'on servait le plus mal possible ce pauvre Justice, de façon qu'il ne revint plus.

C'est alors qu'il prit la résolution de faire sa pot-bouille chez lui. Justice n'avait qu'une passion. Jouer au billard, à la poule, et cette passion, il ne pouvait la satisfaire.

C'est en vain qu'il se rendait dans les cafés les plus reculés des boulevards extérieurs, où il était absolument inconnu. Dès qu'il arrivait, les joueurs lui faisaient poliment comprendre qu'il était d'une taille exagérée pour ce jeu. Et en effet en se penchant sur l'une des bandes, il touchait facilement l'autre.

Les jeux de ce monde n'existaient donc pas pour lui!

La table! interdite! le jeu! il n'y fallait pas penser. L'amour! Il lui était arrivé de suivre les petites ouvrières, au sortir de l'atelier et de murmurer à leurs oreilles des paroles enflammées. Alors, de deux choses l'une. Ou elles lui riaient au nez, ou elles se sauvaient en poussant de petits cris effarouchés.

Un jour, poussé par une sorte de folie, il embrassa en l'enlaçant sa concierge, personne d'un âge respectable, qui était mortifiée pour lui remettre une lettre.

Elle dit se défendre *vaguement et rostro* et dégringoler quatre à quatre les escaliers en criant : *A l'assassin!*

Le lendemain on lui signifiait d'avoir à chercher un autre logement.

Le surlendemain il disparaissait.

Justice doit être malade, qu'il ne vient pas au bureau, pensa-t-on d'abord. Huit jours se passèrent, puis deux, trois semaines, un mois, et on s'en fit de Justice!

Où pouvait il être?

Nous commençames à nous inquiéter, ou ne lui connaissait ni parents, ni amis.

L'idée d'un suicide vint à l'esprit de tous.

Un suicide! mais on aurait retrouvé son corps!

Un corps de deux mètres trente se retrouve, que diable!

On inspecta sa chambre. Rien. Aurait-il été assassiné? Son signalement fut envoyé à la police, qui se mit à sa recherche, mais inutilement.

L'affaire fut classée et l'on n'en parla plus.

Quelquefois cependant au ministère on prononçait son nom, surtout lorsque l'on avait besoin de l'échelle pour prendre un dossier. Quant à moi, je pensai longtemps encore à mon pauvre camarade, puis, je fis comme les autres, je l'oubliai complètement.

Aussi qu'elle ne fut pas ma stupéfaction de lire six mois après, ce fait divers dans les journaux du matin.

UN SQUELETTE DANS UN PLACARD.

Des ouvriers en train de démolir une vieille maison, rue des Saints-Pères, viennent de faire une lugubre trouvaille.

L'un d'eux donnant un coup de pioche dans la muraille, fut très étonné qu'elle rendit un bruit sourd : "Tiens, ça sonne le creux là dedans, dit il à ses camarades. Si c'était une cachette! Si nous allions découvrir un trésor! J'vas voir!" Et d'un seul coup il fit voler les panneau en éclats et recula d'horreur en apercevant, dans une espèce de renfoncement, un immense squelette assis à califourchon, sur un fourneau! Immédiatement prévenu, le commissaire du quartier vint faire le constat.

Tandis qu'il interrogeait les ouvriers, la concierge de l'immeuble, montée en toute hâte s'écria :

—C'est lui! Je le reconnais! C'est le géant!

—Quel géant? demanda le commissaire.

—Mon ancien locataire, M. Justice!

—Tiens, un papier par terre, dit un ouvrier.

Le commissaire prit le papier et lut ces mots : Je meure parce que je suis trop grand!"

LUCIEN PUECH.

En visite :

—Vous savez, ma chère, qu'Henriette est veuve.

—Et cela lui a-t-il fait un véritable chagrin?

—Oh oui, pensez donc, elle est si nerveuse!

Les pères terribles.

L'un deux veut absolument décider sa fille à épouser un monsieur à fort sac, mais orné d'un cul crevé.

La demoiselle résiste.

Le père insiste.

—Tu verras.... Tu t'y habitueras....

Et il a cinquante mille livres de rente.

—C'est possible, papa.... Mais tu m'as toujours dit toi même que le mariage était une félicité sans borgne.

Voyez-vous une ÉPONGE?
CIREZ vos Souliers avec le WOLFF'S ACME BLACKING Une fois par Semaine
Les autres jours, lavez-les et nettoyez-les avec une ÉPONGE MOUILLÉE.
FAITES comme J'M FAIT
CHAQUE ménagère
CHAQUE bureau
CHAQUE propriétaire de voiture
CHAQUE artisan économe
CHAQUE personne capable de tenir une brosse DEVRAIT SE SERVIR DU
PIK-RON
PEINDRA LES MEUBLES VIEUX ET NOUVEAUX
PEINDRA LE BANC ET LA PORTE-CLOSE
PEINDRA LA CHAUDIÈRE DE FER BLANC
PEINDRA VOS VIEUX PANIERS
PEINDRA LA VOITURE DE BEBÉ
WOLFF & RANDOLPH, Philadelphie.
Vendu en même temps.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 11 avril 1891.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	$1,091,094 00	$218,017 00
Même temps la semaine dernière..	1,014,814 00	120,778 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE. — Souverains Victoria, $4 80 à 4 90; 20-marcs, $4 00 à 4 70; 20-francs, $3 80 à 3 90; doublons espagnols, $15 40 à 15 60; doublons mexicains, $15 40 à 15 60; 20-pesetas espagnols, $4 70 à 4 80; 20-pesos, mexicain, $19 40 à 19 60; or mutilé américain, 90 à 95c.; or léger américain, 87 à 90c.; dollars mexicains, 75½ à 76; 50-pesos chilien, 75 à 76; argent mutilé américain, 90 à 95c. par oz; 5-francs, 95 à 95c.; argent anglais, par £, $4 00 à 4 80; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 90; billets de la Banque de France, 19½ à 19¾; reischmarcs, billets, 23 à 24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue en demande modérée et facile.

Papier exceptionnel.....	—8
Prêts sur garanties collatérales.....	—7
Prêts sur garanties collatérales.....	5@7
Time do do	5@7
Papier hypothécaire.....	—8

New-York—Taux de l'argent 3 0[0.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 3 0[0; consols 99¼ à 99⅝; U. S. 4's 129¾.

Paris—Rentes 95.00;

Argent en lingots (par oz fin) — Londres 44 11[16; New York 99; Nlle-Orléans 98.

CHANGE.

REICHMARKS—95 1[16

Le STERLING est calme.

Commercial (60 jours).....	485¼
Traites de banques (60 jours).....	487½

Les FRANCS sont calmes.

Banque (60 jours).....	5.16¼
Traites de banques (60 jours).....	5.16¼

Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est calme.

Traites de commerce 35c. de prime.
Traites de banques pair $1 prime
Les banques tirent des chèques $1 00 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A. M.

48 actions CC Slaughterhouse Co..... 56
75 actions CC Slaughterhouse Co..... 56½
47 actions CC Slaughterhouse Co..... 56
40 actions Crescent City Rlt Co..... 91

Entre les appels de 11 A. M. et de 1 P. M.

10 actions CC Slaughterhouse Co..... 56

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Vendeur	Offre	Demande
Banques.	au pair		de
American National.....	100	111½	114
Bank of Commerce.....	10	16½	17½
Canal & Banking Co.....	100	168	172
Citizens'.....	100	65	70
Germania Building.....	100	....	....
Germania Savings.....	100	....	....
Hibernia National.....	100	....	....
Louisiana National.....	100	....	....
Metropolitan.....	100	167½	170
Mutual National.....	100	119	121
N. O. National.....	100	....	....
Peoale's.....	50	172	....
Southern National.....	100	118	122½
State National.....	100	159½	....
Union National.....	100	130	135
Traders'.....	10	11	....
Whitney National.....	100	340	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins.....	100	72½	74½
Firemen's.....	50	19	50½
Germania Ins. Co.....	100	130	140
Hibernia Ins.....	100	....	....
Home Ins.....	100	....	....
Lafayette.....	50	76	....
Merchants Mutual.....	100	58½	60
Mechanics'.....	100	....	....
New Orleans Ins. Ass.....	50	29½	30½
New Orleans Ins. Co.....	100	80	....
Sun Mutual Ins.....	100	....	....
Southern Ins. Co.....	100	....	....
Tentonia Ins. Co.....	100	138	....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton.....	100	115	116½
Crescent City.....	100	90¾	91½
Canal and Claiborne.....	40	....	....
New Orleans City.....	50	123	125
Orleans.....	50	69	70
St-Charles Street.....	50	88	....
Actions diverses.			
C. C. Slaughterhouse.....	50	55¾	56½
Imp. Bonded Warehouse.....	100	....	....
Jefferson City Gas Light Co.....	100	90	....
Consumers' Ice Co.....	100	....	....
Louisiana Ice Man. Co.....	50	.60	1
Metairie Cem'y Ass.....	100	....	....
N. O. Gas Light Co.....	100	....	....
N. O. Waterworks Co.....	100	....	....
N. O. Brewing Ass.....	100	129	130
N. O. Cold Storage Co.....	100	....	....
Sugar Shed Co.....	100	....	37
Louisiana Electric Light Co.....	100	....	....
Standard Guano & Chem. Co.....	100	....	....
Standard Fireless En. Co.....	10	15½	20
Graham P. S. Co.....	10	....	....
Reseta Gravel.....	100	....	....
French Opera Association.....	250	....	....
Jockey Club.....	100	....	....
M. L. & B. Ass.....	....	....	....
Cotton Press Stand.....	....	....	....
Varis. Theatre.....	....	....	....
Take Home Co.....	....	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's.....	90⅝	91½	
Louisiana 3's.....	....	....	....
Bons de ville.			
Premiums.....	158½	158¾	
Premium drawn numbers.....	197½	....	....
Privilege on Premiums.....	....	....	....
Consolidated 6's.....	....	....	....
Consolidated 6's, Grossman.....	....	....	....
Extended 5's, Consol. Crossman.....	106¾	....	....
Extended 6's, Consol. Crossman.....	107	108	
Extended 6's.....	106½	107½	
Extended 6's, R. R.....	....	....	....
Extended 6's, Waterworks.....	....	....	....
Extended 6's, Park.....	....	....	....
City 6 per cent certificates.....	101¾	103	
Consolidated coupons.....	101¾	....	....
City 5's.....	102	103	
City 7's, old.....	....	....	....
City 7's, new.....	....	....	....
City 7's, gold.....	....	....	....
Houston Funding.....	....	....	....
Houston Reg. Com.....	....	....	....
Bons divers.			
United States 4's.....	121½	....	....
Canal and Claib. St. R. R. mort.....	....	....	....
Jackson R. R. 2d mort. coup.....	....	....	....
Jackson R. R. 2d mort. debt.....	....	....	....
Cotton Exchange Stock.....	200	....	....
Produce Exchange Stock.....	....	....	....
Board of Trade Stock.....	....	....	....
Mach., Dealers and Lumb. Ex.....	45	50	
Sugar Exchange.....	110	....	....
Morgan's L. and T. R. R. 7's.....	123	....	....
Morgan's L. and T. R. R. 6's.....	112	115	
New Orleans Gas bonds.....	....	....	....
Tex. & Pacific RR. 1st gold mort.	87	....	....
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort.	80	....	....
St Charles Hotel Co. mort.....	....	....	....
Crescent City RR. 1st (1897).....	....	....	....
Crescent City RR. new.....	....	....	....
N. O. City Railroad Co. mort.....	119½	....	....
Carrollton RR. Co. mort. (1892).....	....	....	....
Carrollton RR. Co. mort. (1902).....	....	....	....
N. O. Brewing Association bonds.	107¾	108¼	
N. O. Waterworks Co. 1st mort.....	....	....	....
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort.....	....	....	....
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort.....	....	....	....
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort.....	....	....	....

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 1,700 balles et 1,200 à arriver.

Le marché est stable.

Les cotons tachés sont de ⅜ à ¼c. plus bas que les cotons blancs.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary.....	6 9[16